

Jeunesse et société : refus et renouveau

Autor(en): **Lescaze, Bernard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **27 (1969)**

Heft [1]: **Adaptation de l'homme au monde de demain**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-136474>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jeunesse et société: refus et renouveau

Bernard Lescaze
étudiant à Genève

Le malaise de la jeunesse

Face aux remous qui agitent la jeunesse, il est de bon ton de parler de malaise. L'équivoque doit être dissipée. Il n'existe pas un fossé séparant deux générations et que le temps pourrait plus ou moins facilement combler, mais un antagonisme qui oppose, violemment parfois, ce qu'on appelle les « jeunes » aux « adultes ». Cet antagonisme tient pour une large part à la vivacité et à l'agressivité propres à la jeunesse dont la vision ne peut être que prospective, tournée vers l'avenir, contrairement à celle des adultes, des gens arrivés — mais dans quel état! — qui incline nécessairement au conservatisme.

En fait, ce qu'on appelle malaise de la jeunesse est un refus global ou partiel de la société contemporaine, ou plus exactement des formes d'existence que propose la société contemporaine, car il est bien évident que l'on ne peut échapper, sinon pour s'enfoncer dans le néant, à la société dans laquelle on vit.

Le monde contemporain se présente sous trois formes possibles au moins:

— Tout d'abord, la société industrielle, ou société de production. C'est le type de société qui s'est développé au siècle dernier et qui met l'accent sur la production industrielle. La jeunesse refuse une telle société parce qu'elle lui paraît exploiter au maximum les forces productives de l'homme sans lui permettre de jouir vraiment de son labeur. De surcroît, elle affecte d'ignorer les besoins de l'homme.

— Ces besoins, le second type, la société de consommation ne les ignore pas lorsqu'ils sont individuels, mais les néglige lorsqu'ils sont collectifs. Ainsi, la société de consommation favorise l'égoïsme du consommateur privé, parce qu'elle en tire un profit, alors que la rentabilité des besoins sociaux lui paraît moins assurée. On peut en voir un exemple dans la construction de certains quartiers suburbains, dont l'infrastructure a été tout simplement oubliée.

— Un troisième avatar de la société contemporaine est son visage technocratique qui, sous couvert d'organiser d'une manière rationnelle le réel, conduit à une déshumanisation complète et à la formation d'une élite oligarchique, seule capable de réaliser ce qu'est le rationnel qui permettra de rationaliser le réel.

Une phrase de H. Lefebvre résume ces trois visages: « Nous vivons dans une société bureaucratique de consommation agencée. »

Une société sans devenir

Or, la plupart des jeunes se refusent à vivre dans une telle société guettée par la sclérose et la routine qui sont le revers et presque la conséquence inéluctable d'une organisation trop bien planifiée. Surtout, au cœur de ces refus se trouve la place qu'on fait ou plutôt qu'on ne fait pas à l'homme.

Il faut reconnaître que certains aspects de cette société, tels la massification accélérée, qui rabote les individualités, l'abêtissement forcé des foules par des « mass media » mal

utilisés ou l'exploitation outrancière de l'homme par l'homme expliquent et justifient ces refus. La jeunesse y est d'autant plus sensible que si, jadis, l'homme aliéné devait consacrer tous ses efforts à sa propre survie, la hausse du niveau de vie a pour conséquence qu'il se rend mieux compte de son aliénation. Il se trouve alors devant deux attitudes possibles: la résignation ou le refus, qu'il soit révolutionnaire ou réformiste.

On comprend que beaucoup préfèrent le refus à la soumission. La société moderne, fruit de l'impéritie et de l'imprévoyance des générations précédentes accentue ces tensions. Depuis un siècle environ, le monde est caractérisé par une explosion démographique sans précédent qu'a facilitée un développement foudroyant des progrès techniques, qui entraînent eux-mêmes une abondance et une prospérité jusqu'alors inconnues. Mais les conséquences de changements aussi importants dans la vie des hommes n'ont absolument pas été prévues. Ce qui conduit à des positions ridicules, faute d'information, comme celle des syndicats protestant contre l'introduction de l'automatisation dans les entreprises, car ils étaient persuadés que ce développement technique allait créer des milliers de chômeurs; leur mentalité n'avait pas changé depuis le temps où les canuts lyonnais brisaient leurs métiers à tisser. Une information adéquate ainsi qu'une réflexion sur les conséquences de ces transformations auraient sans nul doute permis d'éviter de telles tensions. Plus encore que cette imprévoyance, qui conduit la société contemporaine à des contradictions dans lesquelles elle risque de s'enfermer, l'absence de toute pensée directrice solide, de toute vision prospective est particulièrement ressentie par la jeunesse.

Le seul objectif de notre société semble être de développer sa propre productivité afin d'élever le niveau de vie. L'un des buts essentiels de cette société semble être de gagner le plus d'argent possible — ce que traduit souvent l'expression: « il a bien réussi dans la vie » — alors que nous savons, et en partie parce qu'on nous l'a appris — qu'il y a des choses qui ne se font pas, même pour de l'argent. Ce qu'il y a de grave dans la situation actuelle, et que les jeunes ne peuvent admettre, c'est que la société contemporaine n'a pas de vision originale de son propre avenir. Elle n'a pas d'« image » de ce qu'elle va devenir. Jadis, l'utopie tenait parfois lieu de représentation de ce futur idéal. Or, la société contemporaine semble tourner à vide. Il faut insister sur l'importance qu'a pour le devenir d'une société la représentation qu'elle se fait de son propre avenir. En effet, la vie est faite de choix multiples. Seule une vision relativement claire des buts visés, des objectifs que la société veut atteindre, permet d'opérer des choix qui feront pencher la balance du bon côté.

Cela ne veut pas dire que le monde contemporain n'ait pas de visions de son futur, mais il les dédaigne et n'en tire pas les conclusions qui s'imposent. Au siècle dernier, l'idée totalitaire de la science, connue sous le nom de « positivisme » amena la croyance (ou la théorie) du progrès continu. La guerre de 1914 devait ruiner cette conception qui permit pourtant l'essor des sciences et des techniques. Aujourd'hui, la société ne paraît pas avoir d'autre fin qu'elle-même.

Elle n'hésite donc pas à sacrifier, pour satisfaire ses besoins actuels, les ressources naturelles mises à sa disposition. La terre devient un cloaque, faute de prévision. L'air, l'eau sont pollués. La terre même est polluée, en raison de l'essor de l'urbanisation, qui s'est développée de façon incontrôlée et aboutit maintenant à la nécessité d'une sauvegarde des espaces terrestres. L'homme vit de plus en plus dans les villes, mais les villes modernes ne sont plus ordonnées autour d'une rue-marché, d'une place, d'une église, d'une forteresse. Elles n'ont plus vraiment de centre de gravité.

On pourrait multiplier les exemples, notamment en matière de formation et d'éducation de ceux qu'on appelle bien pompeusement les futurs cadres de la nation et qui n'en seront que les futurs serviteurs. Les universités souffrent de ce manque d'un centre de gravité, intellectuel celui-là. Car dans le domaine de l'esprit aussi, les valeurs traditionnelles de notre monde occidental vacillent et sont vivement contestées. Toute société se fonde sur certains principes communs à tous et que tous respectent. De plus, certaines valeurs permanentes constituent autant de points de référence d'une société donnée, comme par exemple l'institution du mariage qu'on retrouve partout, sous des formes et des significations diverses, et qui a toujours pour effet de privilégier d'une manière ou d'une autre la descendance issue d'un tel lien. Or, ces points de repère sont aujourd'hui contestés, d'où la crise que traverse notre société.

De tout temps, les valeurs données d'une société à un moment particulier de l'histoire ont été remises en cause. Généralement, il a fallu que ce soit sous les coups d'un envahisseur étranger, d'un barbare, comme on les a nommés en Occident. Mais une société trop longtemps repliée sur elle-même a besoin de l'air frais qu'apportent les barbares, qui sont bien alors des étrangers, au sens étymologique du terme grec, puisqu'ils sont étrangers aux mentalités de la société qu'ils envahissent et ne participent pas à son système de valeurs. Je crois profondément qu'une part importante de la jeunesse actuelle joue le rôle des barbares dans notre société contemporaine. Cela ne va pas sans inconvénients, mais cela comporte aussi quelques avantages. Comme eux, la jeunesse a le mérite d'apporter de nouveaux cadres qu'elle propose de manière parfois brutale, mais c'est de son âge, aux adultes.

Substitution de la participation à l'autorité absolue

Elle tend à substituer, par exemple, au principe d'*autorité* celui de *participation*. Le principe d'autorité régresse, en même temps que s'efface peu à peu le sens du sacré. Nous vivons dans une société désacralisée et qui a, par-là même, perdu une partie de son mystère, et peut-être de ses raisons de vivre et d'espérer. Quoi qu'il en soit, un système vertical de relations humaines se voit remplacé par un système horizontal dans lequel chacun se sent responsable de son travail. Il s'agit bien sûr de discerner les limites du principe de participation auquel tant de jeunes, et à juste titre, sont attachés parce qu'il leur paraît plus généreux, plus ouvert, plus humain que le vieux principe d'autorité. Il convient d'associer chacun à la prise des décisions qui le concernent afin de favoriser son développement social et personnel de la manière la plus harmonieuse. Les étudiants n'ont souvent pas réclamé autre chose lorsqu'ils ont exigé une réforme profonde des structures de l'Université.

On constate donc que, dans un monde mouvant et en constante évolution, le développement industriel, l'établissement d'une société d'abondance (*affluent society*), le développement démographique et la disparition des valeurs traditionnelles entraînent des modifications dont certaines conséquences demeurent imprévisibles.

Pour la jeunesse, le vieillissement de la société des adultes est un problème crucial et l'exemple même du manque de réflexion de la société actuelle sur elle-même. En effet, le progrès technique et le développement démographique permettaient de prévoir les conséquences de ce vieillissement. Peu à peu, l'ensemble de la fortune, avec tout ce qu'elle donne comme moyens, est passé entre les mains de vieillards, c'est-à-dire qu'elle n'est même plus généralement entre les mains de la couche active de la population. On voit bien quel frein cela peut être pour le développement dynamique de la société. De même, les rouages de décision sont composés de gens sensiblement plus âgés qu'autrefois. On s'étonne et l'on

admire John Kennedy d'être devenu président des Etats-Unis à 43 ans et l'on oublie que William Pitt fut nommé, en raison de ses seuls mérites, premier ministre de Grande-Bretagne à 23 ans. De même, les chaires universitaires sont souvent occupées par des hommes en fin de carrière alors qu'on n'hésitait pas, aux XVII^e et XVIII^e siècles à nommer des professeurs de 22 ou 23 ans. La tension qui résulte de ce vieillissement est d'autant plus forte que la jeunesse forme une part de plus en plus importante de la population. Pour remédier à cet état de fait, on vient de proposer en URSS de garantir un pourcentage minimum de sièges aux jeunes citoyens dans le Parlement. Il est difficile de juger de la valeur d'une telle proposition, car il nous semble que les rouages de décisions politiques doivent représenter d'abord l'ensemble de la population avant que de représenter une classe d'âge.

D'un autre côté, les gouvernants devraient savoir qu'il n'est pas de politique durablement fondée sans l'accord des travailleurs, de la jeunesse et des intellectuels. Si la jeunesse d'un pays constitue réellement son avenir, comme on se plaît à le répéter, alors il faut prendre ses avis et ses opinions en considération. Ce que nous reprochons au monde contemporain, c'est de passer à côté de la plupart de ces problèmes. La jeunesse n'entend pas rejeter l'héritage de ses parents, mais elle ne l'accepte que sous *bénéfice d'inventaire*. Elle sait d'ailleurs pertinemment que le monde qu'elle s'efforce d'organiser sera celui de sa propre vieillesse. En effet, des options déterminantes quant à l'avenir sont déjà prises et elles engagent tout le futur de notre société. Comme les jeunes n'ont pu exercer aucun contrôle sur ces choix qui influent sur leur devenir, cela ne fait qu'ajouter à leur exaspération, bien souvent.

Un monde à la taille de l'homme

Qu'attend donc la jeunesse du monde de demain ? Elle attend un monde plus rationnel, ou moins absurde, si l'on veut, en ce sens qu'il laisserait moins de place aux diverses inégalités, qu'il crèverait certaines baudruches et qu'il remettrait l'homme au premier plan. Nous avons besoin d'un nouvel humanisme. Bien entendu, il restera toujours des impondérables, mais il faut que le monde de demain rende une certaine dignité à l'homme, c'est-à-dire soit pleinement respectueux de sa condition humaine.

C'est une lourde responsabilité qui incombe aux dirigeants, car le monde a de moins en moins le droit de se tromper dans les choix qu'il fait et qui doivent parfois aboutir à la réalisation des désirs de la jeunesse. La moindre erreur dans la décision a souvent des conséquences catastrophiques.

Cela ne signifie pas, bien entendu, que les jeunes désirent une vie aseptisée d'où le risque serait exclu. Ils se refusent simplement à admettre une société où les risques sont toujours supportés par les mêmes. Pour cela, l'important est d'assurer à chacun, dans toute la mesure du possible, l'entière et pleine maîtrise de son destin. La participation, après tout, ce n'est rien d'autre que la reconnaissance à chacun du droit de décider de son existence, jusque dans le quotidien.

Cette ouverture sur le monde explique pourquoi la plupart des jeunes sont soucieux de l'entraide et de la coopération internationales, pourquoi beaucoup méprisent les valeurs trop matérialistes, à leurs yeux, de la civilisation occidentale, pourquoi beaucoup éprouvent une grande méfiance envers les belles déclarations de principe de certains adultes. On ne peut oublier qu'au début de ce siècle encore, des juges justifiaient la non-limitation des heures de travail en invoquant l'inviolabilité du droit de propriété et en assimilant la force de travail à une propriété du travailleur. Pendant des années, une législation sociale néces-

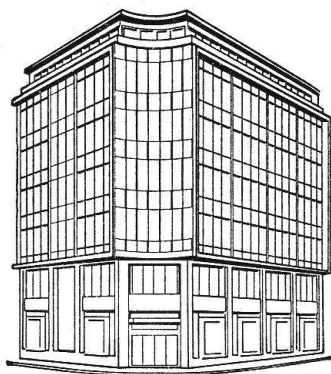
saire fut ainsi arrêtée par une interprétation abusive de la loi. Or, ces juges prétendaient aussi défendre les libertés humaines!

Vivre, c'est prévoir et savoir s'adapter aux circonstances, au besoin en les transformant! Mais entre l'erreur et la vérité, la marge est parfois étroite. Une grande question se pose: qui doit primer sur l'autre, de l'homme ou de la société? On sait depuis longtemps que la cathédrale est plus que la somme de ses pierres. Pourtant, les sculptures des chapiteaux en sont le plus bel ornement. Il faut donc trouver un équilibre entre le destin de tous et l'aventure de chacun.

La jeunesse ne craint pas de renouveler certains idéaux, quelque peu frelatés aujourd'hui et de s'ajuster aux réalités, encore qu'elle soit bien consciente du tri qu'il faut opérer. Si les valeurs d'une société peuvent se transformer, il reste certaines constantes, identiques sous toutes les latitudes et à toutes les époques. Il en va ainsi de la liberté et des droits de l'homme, souvent bafoués, mais toujours proclamés depuis la plus haute Antiquité.

Mais une société a besoin de racines, et la nôtre plus que toute autre, puisqu'elle est le lieu d'un brassage permanent des idées et des hommes. La jeunesse ne veut accepter que des principes qui puissent redonner un sens à la vie. La société a besoin de savoir où elle va. L'ignorance de son propre destin qu'on voit chez beaucoup de gens, et qui se double d'un sentiment d'impuissance quant à leur possibilité d'agir sur ce destin, est sans doute l'une des causes du désintérêt de nombreux citoyens, et de nombreux jeunes aussi, pour la chose publique.

Pourtant, les jeunes vivent souvent avec l'espoir de construire un monde nouveau. Il faut que chacun se persuade que nous ne voulons en définitive que ce que nous croyons. Nous ne voulons pas un monde de héros, mais un monde d'hommes, un monde à la taille de l'homme. Et dans la construction et l'aménagement de ce monde, ingénieurs, économistes et architectes nous paraissent avoir des responsabilités particulières...



Votre banque

Caisse d'Épargne et de Crédit

Lausanne

**Lucens - Morges - Renens
Saint-Prex - Vevey**

19 agents régionaux dans le canton